Document généré le 2 juil. 2025 08:14

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

La richesse et le tourbillon
Nickel-Odéon de Jocelyne Felx

Caroline Bayard

Numéro 41, printemps 1986

URI : https://id.erudit.org/iderudit/39820ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Bayard, C. (1986). Compte rendu de [La richesse et le tourbillon : *Nickel-Odéon* de Jocelyne Felx]. *Lettres québécoises*, (41), 49–49.

Tous droits réservés © Les Éditions Jumonville, 1986

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

par Caroline Bayard

La richesse et le tourbillon

*Nickel-Odéon**

de Jocelyne Felx

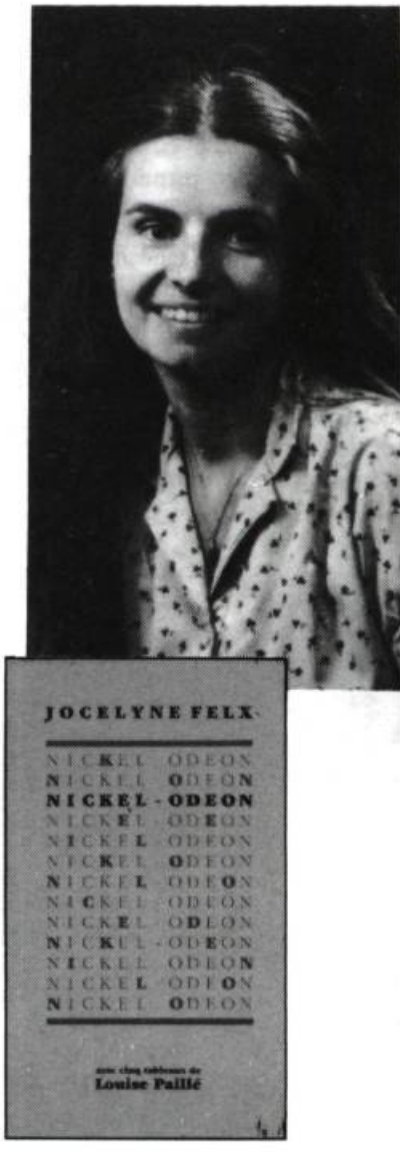
Depuis *Feuillets embryonnaires* (Écrits des Forges, 1980) j'ai toujours suivi avec attention l'écriture de Jocelyne Felx. Sa rêverie/songe éveillé de femme qui charrie un enfant à l'intérieur de son corps m'avait paru aussi intense que juste, aussi frappant qu'attentif aux replis et contradictions de l'expérience, et le Prix Émile-Nelligan qui avait salué *l'Orpailleuse* m'avait semblé à l'époque saluer la montée d'une écriture qui s'affirmait, se déployait plus en avant. *Nickel-Odéon* ne trompe pas ces perceptions et sa richesse confirme tout en les prolongeant dans des directions sensiblement différentes les pulsions créatrices des textes précédents. En fait c'est la richesse qui ici fait problème tant elle foisonne, explose, éclate dans la multiplicité, ne se veut que dépense, se choisit une structure d'économie aux antipodes pour prendre un exemple précis de celle de Nicole Brossard (voir article précédent là-dessus). Le tourbillon est onirique, alternativement violent ou lent, alternativement mutin et grave. Ce sont les oscillations de rythme, d'espaces géographiques, de temporalités historiques (la Grande Dépression, le Reichstag, les minarets de contes iraniens, les Martyrologies et le Packman des boîtes de céréales) de souffles (proses/contes/légendes/rêves intérieurs/reportage/bribes de rock/Proust/Perrault/Mythologie grecque). Jocelyne Felx provoque des vertiges, des étourdissements, des secousses, des arrêts brusques et des décollages imaginaires en queue de comète. Elle se déplace dans des espaces dont j'aime personnellement les contrastes, le rire fusé, le sérieux, la passion, les courages:

> *Des enfants aux ruses méchantes me cernent de leurs équations qui brisent les choses. Dans un boisé avec parc et petit lac, ils me prendront. Des fleurs orientales et du linge sur la corde entre deux maisons (l'une d'elles est la forteresse de l'éducation où elle me tient prisonnière) pressent mon idée, l'encapsulent et la réifient.*
>
> *Cerveau d'Amérique au point zéro d'énergie. On nous dirait enfants gangsters. La langueur du soir des capitalistes nous enferme (et la pipe de hashish) ajoutant à nos épisodes dépressifs. C'est le cimetière des doux mangés par les codes d'honneur et les mains punitives.*
>
> *Elle a commandé une maison école près d'un port où les dockers sont heureux et le Secrétariat de l'État à la Mer promet des forfaits pour les enfants sur les grands bateaux. Les soldats qui prennent le monde d'assaut s'adoucissent devant nous. L'école des algorithmes est désormais finie. Les blocs de construction de l'univers font des châteaux dans la conscience.*

Il y a dans *Nickel-Odéon* (du reste pourquoi ce titre: serait-ce un cinéma de province où *tout* se passe sur l'écran et où le tout est plus essentiel que les nickel chromés des rampes d'escaliers et de la province entière? Un espace de *Purple Rose of Cairo?*) des méditations provocantes sur les femmes et les mères, les quotidiens oniriques et les cordes à linge gelées. Qui rétrospectivement me font regretter le titre, peut-être inapte à faire justice à l'ensemble, à son pari d'éclatement. Les femmes de Jocelyne Felx ont la richesse du multiple et c'est ce multiple qui délie la convention de l'abstraction, le rigide du *il faut*, qui permet de respirer et d'imaginer:

> *Soleil matinal, vent, bruine ou brumasse, elles avancent (par le nombril souple) telles des armées dans les conurbations. Elles sont du parti des enfants comme d'autres sont maraîchers, communistes, démocrates ou républicains. Il y a des idées qui sont comme des attentats, et des attentats dans les noèses qui visent droit au coeur de leurs cités. Leur rapidité loin du zenana aux stores vernis, aux jalousies peintes, déjeune avec demain dans la permission de l'inconnu. Elles chantent avec une étonnante insistance sur leurs cahiers. Phrases du temps encore liées par le cordon de l'écouteur, leur latin est de l'anglais venu des chansons.*

Je ne peux m'empêcher de souhaiter qu'elle se dirige vers la fiction, vers l'écriture du roman qui je crois resserrerait certaines des pulsions d'éclatement mais lui permettrait peut-être le continu d'une histoire. À y bien réfléchir c'est une histoire que j'aimerais qu'elle nous raconte avec des enchevêtrements d'intrigues, des personnages qui font plus que d'aller et de venir, qui prennent leur temps et respirent un moment dans le nôtre. □



* Éd. du Noroît.